

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 40

Artikel: Causerie
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-176723>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

triel, viennent y puiser ; on y vend tout ce qu'ils peuvent désirer. L'industrie est florissante parmi le peuple. Thalwyll, Horgen, Meilen, Mœnedorf, Wädenswyll, Richterschwyl, fournissent d'étoffes de soie les cinq parties du monde. Chaque femme, chaque fille, tisse la soie, les hommes montent les métiers, font les ballots, tiennent la correspondance, travaillent au comptoir. Chaque tisseuse fait au moins ses vingt francs par semaine, sans négliger la terre, ni le ménage. Il ne manque aux Zuricois qu'un peu d'expansion pour être un des peuples les agréables de la Suisse. Il faut prendre Zurich comme on prend les châtaignes ; c'est d'abord une coque hérissée d'épines douloureuses, puis une double pelure, et enfin, sous cette triple armure, un fruit doux, parfumé, délicieux.

J. Z.

Les Bretons excentrophones.

Musiciens, posez vos instruments, leur règne est terminé ; que la trompette, le cor, le trombone, tout ce cuivre passe chez le fondeur. Pour vous convaincre de l'inutilité de ces instruments, allez entendre les Bretons excentrophones. Je ne sais comment leur gosier est confectionné, mais il est certain qu'ils font des prodiges. Ils vous font entendre le violon, la grosse caisse, la flûte, le cornet, le piano, tout cela sans une once de cuivre, sans cordes, sans colophane, sauf quelques grimaces dans les notes élevées, et quelques grognements dans les notes basses. Ces cinq beaux garçons aux larges épaules, aux longs cheveux bruns, bâtis comme de petits hercules, sont des Bretons de Paris. Voici, en deux mots, leur histoire : Ouvriers graveurs, bijoutiers, ils travaillaient tous dans cette ville. Pour abréger les longues heures de l'atelier, l'un d'eux fredonnait souvent, en imitant tel ou tel instrument, les airs entendus la veille à l'Opéra ou au Vaudeville ; ses camarades suivirent son exemple, et ils formèrent ensemble une musique *enragée* ; c'est l'expression dont ils se servent en racontant la chose.

Cependant ces enfants de la gaité s'aperçurent bientôt que cette musique pouvait être adoucie, améliorée et devenir une source de revenus et un prétexte à d'agréables voyages. « Si nous allions voir du pays ? » dit un beau jour le plus enjoué des cinq. « C'est une idée ! » répondirent ses amis ; et les voilà partis, n'ayant d'autres ressources que quelques sous en poche et la joie au cœur. Il faut être enfant de Paris pour prendre ces déterminations subites, sans regarder en arrière, sans souci du lendemain. On parlait beaucoup du tir fédéral ; ils entrevoyaient là un heureux début, et se hâtèrent de prendre le costume breton, sachant bien qu'on ne réussit dans le monde qu'en changeant d'habit. Ils arrivent à la Chaux-de-Fonds, ne rencontrent que peu de sympathies parmi ces tireurs occupés de tout autre chose que des excentrophones, dépensent le peu d'argent qui leur restait, et voilà qu'ils nous tombent dessus comme des cailles rôties. Qu'ils soient les bien-

venus. — Si vous en voulez connaître davantage sur ces intéressants artistes, allez les entendre et les applaudir.

L. M.

Causerie.

Quand on ne sait pas que dire, par où faut-il commencer ?... Nous ne trouvons rien dans la petite chronique de cette semaine qui puisse intéresser nos lecteurs. Il nous faudrait cultiver le champ de la politique pour n'être jamais à bout de ressources. Mais nous n'avons pas l'honneur de compter parmi ces importants organes de la presse qui font mouvoir les grandes passions et remuent les masses ; nous n'avons point l'héroïque dévouement de subir sans découragement le flux et le reflux des capricieuses circonstances de la vie publique. Nous devons donc rester avec modestie dans notre rôle de conteur. On ne s'arrête point à notre prose anodine ; pour réussir, aujourd'hui, il faut faire du bruit, il faut battre la grosse caisse, n'importe le motif : par le temps qui court, un muet, un homme timide est un homme perdu.

Nos petites causeries, nos descriptions de mœurs, nos légendes nationales n'ont point l'effet des phrases patriotiques collectionnées par la tribune ; un numéro du *Conteur* n'a pas le succès d'une liste de candidats faite par quelques criards dans le coin d'un café, ni celui de la conversation chatoyante d'un homme qui recherche la popularité.... Mais que vais-je faire dans cette galère ?.. je me fourvoie, je fais de la politique sans m'en douter.

Et voulez-vous savoir ce qui m'a suggéré ces réflexions ? c'est tout simplement le souvenir de ce qui se passait il y a quelques jours sur la place de Mont benon. Il y avait là trois baraques : Un musée anatonique, un panorama, une ménagerie, et, tout autour, une foule de curieux. Le patron du musée lançait à la foule la réclame suivante, véritable feu d'artifice oratoire : « Ceci est le plus grand musée anatomique qui ait jamais parcouru l'Europe ; éclairé, le soir, par 4,500 becs de gaz, il peut contenir 4,200 personnes ! Toutes les grandes scènes de l'histoire y sont représentées. Ce ne sont point des statues immobiles, tout cela bouge, se meut, parle presque.... Entrez, profitez du moment, on n'a pas besoin de regarder dans des verres comme au panorama et attendre son tour ; on entre et l'on voit !... » et l'orgue de barbarie jouait, dans l'intérieur, une horrible symphonie.

Devant les tréteaux du panorama on entendait : « Messieurs et Mesdames, c'est le panorama le plus beau qui se soit arrêté dans votre ville. Ici l'on ne voit pas seulement quelques poupées de cire ou quelques hideux animaux féroces. Non, ce sont des villes entières, des batailles, des mers ; c'est l'univers qui se déroule à vos yeux. Vous pouvez en quelques minutes parcourir le monde sans vaisseau ni chemin de fer !... Entrez et voyez ! »

Le cornac de la ménagerie n'en faisait pas moins : « Ici sont les véritables curiosités ; nous n'avons besoin ni des

ressorts des automates, ni des verres grossissants qui trompent les yeux. C'est la vie, c'est la nature même, c'est le lion rugissant, le serpent des savanes, le tigre, la panthère et tous les animaux remarquables des cinq parties du monde. Entrez, c'est magnifique et pas cher ! »

Que dites-vous de ces charlatans, dont chacun cherche à prévaloir sur son voisin ?... n'ont-ils pas beaucoup d'imitateurs.

Ici bas, tout est comédie.

L. M.

Page d'album.

S'il est encore au monde une chose candide,

Un être qui soit pur et regarde les cieux,

C'est la fleur naïve et timide,

Qui sourit aux mortels sombres et soucieux ;

C'est la fleur des forêts, des monts et des vallées,

Celle qu'on voit éclore au penchant des coteaux ;

C'est le bluet, qui fait les moissons étoilées,

C'est la fleur des rochers, celle des vieux châteaux ;

Le lys svelte, vêtu de candeur et de grâce ;

Le bleu myosotis qui dit : n'oubliez pas ;

C'est le trèfle, où l'abeille incessamment amasse,

Et mille autres naissant à l'envi sous nos pas.

Oui la fleur est candide et pure et souriante ;

C'est la chose ici-bas qui seule est innocente

Et ne rappelle pas que nous sommes méchants ;

Aussi, pour être bonne et pour être gentille,

Soyez toujours, rieuse jeune fille,

Comme le lys candide ou le bluet des champs.

L. FAYRAT.

LES TROIS CITRONS.

Tandis que le roi se désolait, notre aventurier, monté sur un beau cheval, trottait la plume au vent, et le cœur léger ; on eut dit un Alexandre à qui la fortune livrait le monde. Trouver ce qu'il cherchait n'était point facile ; aussi son voyage dura plus d'un jour. Il courut par monts et par vaux, traversa royaumes, duchés, comtés et baronnies, visita villes, villages, châteaux et chaumières, regardant toutes les femmes, regardé de toutes, même de celles qui baissaient les yeux ; mais il eut beau faire, la vieille Europe ne lui donna point le trésor qu'il avait rêvé. Au bout de quatre mois il arriva à Marseille, résolu de s'embarquer pour les grandes Indes. Mais à la vue de la mer en furie, ses braves et fidèles serviteurs furent pris d'une épidémie que les médecins nomment en hébreu *Retet*, et en grec : la migraine aux pieds. Au grand regret de ces bonnes gens, il leur fallut quitter leur jeune maître et rester tranquillement à terre, chaudement couchés entre deux draps, tandis que Carlino, monté sur un frêle navire, défiait les orages et les flots. Rien n'arrêta un cœur que le désir énièvre. Le prince courut l'Égypte, les Indes et la Chine, cherchant partout l'original de cette belle image qu'il avait gravée dans la tête : ce fut peine perdue. Il vit des femmes de toutes les couleurs, de toutes les nuances, mais celle qu'il aimait, il ne la trouva point.

Toujours courant, toujours cherchant, Carlino finit par arriver

au bout du monde, n'ayant plus en face de lui que la mer et le ciel. C'en était fait de ses espérances, son rêve lui échappait. Désolé, il se promenait à grands pas sur la grève, lorsqu'il aperçut un vieillard qui se chauffait au soleil. Le prince lui demanda s'il n'y avait rien au delà des flots qui se perdaient dans le lointain.

— Non répondit le vieillard ; personne n'a jamais rien trouvé dans cette mer sans île et sans rivage ou du moins ceux qui s'y sont aventurés n'en sont jamais revenus. Quand j'étais enfant, nos anciens disaient tenir de leurs pères que là-bas, bien loin par de là l'horizon, se trouvait l'île des Parques. Mais malheur à l'imprudent qui approche ces fées inexorables ; leur vue donne la mort.

— Qu'importe ? s'écria Carlino ; pour conquérir mon rêve, j'affronterais les enfers.

Une barque était là, le prince y sauta, et déploya la voile. Le vent, qui soufflait au large, poussa au loin l'esquif, la terre disparut, le téméraire se trouva seul au milieu de l'Océan. En vain il regardait à l'horizon : rien que la mer, toujours la mer. Tout à coup Carlino poussa un cri ; dans le lointain il apercevait un point noir. Au même instant la barque entraînée par le courant, vola comme une flèche, vint s'échouer sur le sable, au pied d'immenses roches qui élevaient jusqu'au ciel leurs sombres aiguilles déchirées par le temps. Le sort avait jeté Carlino sur cette plage d'où nul n'est revenu. Monter au travers de cette muraille, n'était pas chose aisée ; il n'y avait ni route, ni sentier, et lorsque après de longues fatigues, Carlino, les mains en sang et le corps brisé, arriva enfin sur le plateau, ce qu'il y trouva n'était pas fait pour le payer de sa peine. Des glaces amoncelées, des rochers noirs et humides sortant du milieu des neiges, pas un arbre, pas une herbe, pas une mousse : c'était l'image de l'hiver et de la mort. Dans ce désert il n'y avait de vivant qu'une misérable mesure, dont le toit en planches était chargé de grosses pierres, afin de résister à la rage des vents. En approchant de ce réduit le prince y vit un spectacle si étrange, qu'il resta muet de surprise et d'effroi.

Au fond de la pièce était une grande tapisserie où l'on avait représenté toutes les conditions de la vie. On y voyait des rois, des soldats, des laboureurs, des bergers, et à côté d'eux des dames richement parées, des paysannes filant leurs quenouilles. Sur le premier plan garçons et fillettes dansaient en se tenant par la main. Devant cette tapisserie se promenait la maîtresse du logis ; c'était une vieille femme, si l'on peut donner le nom de femme à la mort en personne, à un squelette dont les os étaient à peine cachés par une peau plus transparente et plus jaune que la cire. La vieille, armée de longs ciseaux, épiant d'un œil jaloux toutes ces figures, puis, tout à coup, elle se jetait sur elles et coupait au hasard. Et alors de cette tapisserie sortait une clameur lugubre, qui eût glacé le cœur le plus hardi : à ce cri la vieille éclatait de rire ; son hideux visage s'éclairait d'une joie féroce, tandis qu'une main invisible rajustait les fils de cette toile éternellement détruite, éternellement réparée.

Déjà la mégère, rouvrant ses ciseaux, se rapprochait de la tapisserie, quand elle aperçut l'ombre de Carlino.

« Sauve-toi, malheureux, lui cria-t-elle sans se retourner ; je sais ce qui t'amène, je ne puis rien pour toi. Adresse-toi à ma sœur, peut-être fera-t-elle ce que tu désires. Elle est la vie ; je suis la mort. »

Notre aventurier ne se le fit pas dire deux fois ; il courut droit devant lui, trop heureux de fuir cette scène d'horreur. Bientôt Carlino atteignit une fertile vallée. A l'ombre d'un figuier, au bord d'une eau vive était assise une femme aveugle qui achevait d'enrouler autour de son fuseau des fils d'or et de soie. Auprès d'elle étaient rangées des quenouilles chargées de lin, de soie et de chanvre. Quant elle eut fini sa besogne, la fée allongea sa main tremblante et se mit à filer.

(La suite prochainement).

Pour la rédaction : H. RENOU. L. MONNET.